

PIERRE **DUPRAT**

Léa et Jules

Polar marseillais



 **libres d'écrire**

© Pierre Duprat – 2017

ISBN (livre) : 978-2-37692-032-8

ISBN (eBooks) : 978-2-37692-033-5

Corrections : Pierre Duprat

Mise en page : Libres d'écrire

Couverture : Libres d'écrire

Illustration de couverture : © Shutterstock

www.libresdecire.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PIERRE DUPRAT

Léa et Jules

 libres d'écrire

RÉSUMÉ

Marseille, novembre 2015.

Léa et Jules, sans être mariés, forment un couple heureux depuis quelques années. Ils décident de pimenter leur relation en fréquentant des clubs d'échangisme tout en instaurant des règles précises à ne pas transgresser.

Jusqu'au soir où Léa se laisse aller...

Quelques mois plus tard, alors que leur histoire a tourné au drame, de jeunes femmes sont violées et assassinées au sein même de la cité phocéenne.

Le commandant Pierre Fabre, du SRPJ de Marseille, et son équipe enquêtent...

DU MÊME AUTEUR

L'inconnue de la calanque

Libres d'écrire, Marseille, 2017.

Cuba

Libres d'écrire, Marseille, 2017.

Le destin des Fabre – Tome 3 : Disparues

IS Edition, Marseille, 2015.

Le destin des Fabre – Tome 2 : Les Serments

IS Edition, Marseille, 2014.

Le destin des Fabre – Tome 1 : Un cadavre dans la garrigue

IS Edition, Marseille, 2013.

PREMIÈRE PARTIE :
LÉA

Chapitre 1

Patiemment, il attendait sa victime, protégé par la pénombre du recoin avec lequel il faisait corps. Le rituel était bien rodé. Il avait pris soin d'éviter le champ des caméras de surveillance du parking et de toute façon, même si son image apparaissait plus tard sur les bandes, lors de l'enquête de police, personne ne serait en mesure de le reconnaître avec son accoutrement. Tel un serpent, il restait immobile, espérant qu'une proie se présente et qu'il puisse la capturer avec certitude. Cela ne le dérangeait pas d'attendre, il avait tout son temps. Un temps qui ne comptait plus vraiment pour lui. Il avait quitté la maison vers les six heures, quand le soleil commençait à décliner, sans s'être fixé d'heure pour rentrer. En plus, à son avantage, les soirées n'étaient pas encore fraîches. Il avait choisi ce parking en connaissance de cause, sachant que les rues quadrillant le vieux port déversaient des flots continus de chairs attractives et que sa prochaine victime périrait cette nuit. Il en était certain et il fallait qu'il en soit ainsi.

Pour lui donner raison, il entendit clairement le grincement caractéristique de la porte de la cage d'escalier qui pivotait sur ses gonds rouillés. Immédiatement, des cliquetis réguliers résonnèrent sur le sol : des talons aiguilles. Il consulta sa montre : dix-neuf heures trente.

Hum... finalement, il y a des chances pour que je rentre de bonne heure...

Il remonta un peu la capuche de son sweat par-dessus la cagoule qu'il venait d'abaisser complètement sur son visage, laissant uniquement apparaître deux yeux, communs à tous ceux de son espèce d'homo sapiens, et se risqua à jeter un regard rapide au ras du mur. Bonne pioche. Elle devait avoir la trentaine (*il avait repéré ses habitudes suivant son mode opératoire*) ne se méfiait pas et avançait d'un pas sûr dans sa direction. Personne d'autre ne la suivait. L'endroit demeurait totalement désert. Seul l'écho de claquements de portières se faisait entendre de temps en temps, mais la résonnance du lieu en rendait la localisation difficile.

Trop facile... un jeu d'enfant.

La jeune femme sursauta quand la porte métallique se referma derrière elle dans un bruit sourd. Par habitude, elle plongea la main dans son sac et en ressortit les clés de sa voiture. Le petit ange fixé au bout du porte-clés balançait mollement entre ses doigts. D'une pression du pouce, elle actionna le bip de la télécommande et les portières se déverrouillèrent simultanément à quelques mètres de lui.

Vraiment trop facile...

Il empoigna fermement le manche de l'opinel tradition n° 12 (*il avait choisi un modèle courant, en vente dans une multitude d'endroits à Marseille*), prêt à ceinturer sa proie. Les pas se rapprochaient rapidement et il se recroquevilla sur lui-même, bandant tous ses muscles.

Il entama un compte à rebours dans sa tête.

Attention... trois, deux, un...

Il surgit comme un diable devant la pauvre victime, qui laissa tomber ses clés avant même de pousser un semblant de cri. L'homme l'avait déjà bâillonné avec la main et la lame de son couteau pénétra légèrement dans la chair molle du cou. Il donna machinalement un coup de pied dans le trousseau et l'envoya valdinguer sous une fourgonnette pour le faire disparaître. Ce genre d'objets au sol attirait toujours l'attention et ce n'était vraiment pas le moment qu'un *trouduc* vienne fourrer son nez dans ses affaires. Et puis elles n'avaient plus aucune importance pour lui, car cette idiote avait ouvert la voiture par avance. Chose absolument à éviter. On ne sait pas ce qu'il peut se passer. La preuve.

Il approcha son visage près de l'oreille de la jeune femme.

— Si tu cries, tu ne reverras jamais le jour et tu crèveras dans ce parking cradingue. Si tu restes sage, alors peut-être que ta vie sera sauvée.

Elle secoua la tête en roulant de gros yeux pour acquiescer à sa demande. Elle ne pleurait pas encore, mais ça allait venir. Dans moins d'une minute, lorsqu'il commencerait à lacérer ses vêtements.

Il l'entraîna vers la voiture et ouvrit la porte arrière. La jeune femme était terrorisée et incapable d'exécuter le moindre mouvement de rébellion contre son agresseur. Il la projeta violemment sur la banquette.

— Retourne-toi ! ordonna-t-il. Plus vite.

Il appuya un peu plus la pointe du couteau sur la carotide. Immédiatement, une petite goutte de sang perla sur la peau diaphane.

— Bien. Montre-moi tes mains, maintenant. Ne m'oblige pas à répéter !

Il attrapa le collier rilsan qu'il gardait dans la poche et le passa rapidement autour des poignets joints dans le dos. Une scène qu'il avait vue maintes et maintes fois à la télé, dans ces séries américaines à deux balles. Mais, il devait reconnaître que le principe était excellent. Comment neutraliser quelqu'un d'une main en quelques secondes seulement... même les novices pouvaient piocher des informations intéressantes tout en restant à la maison, sans quitter leur fauteuil en sirotant une Carlsberg.

Maintenant qu'il ne craignait plus de gestes de défense instinctifs, il prit le rouleau de scotch épais, toujours dans la poche de sa veste, et en déroula une bande d'une vingtaine de centimètres.

— Regarde-moi !

La femme, soumise, se retourna vers lui et, sans ménagement, il appliqua l'adhésif sur sa bouche.

Ça y était. Elle pleurait, car elle comprenait que rien de bon n'allait lui arriver dans les minutes qui suivraient. S'il s'agissait d'un simple vol, l'homme serait déjà loin et son sac à main dans le fond d'un container à poubelles. Il n'aurait surtout pas pris le temps ni le risque de se faire attraper en la ligotant de la sorte. Non. Le but était autre. Le rimmel

coulait en torrent noir sur les joues brûlées par les larmes. Du dos de la main, il essuya le visage de sa victime en murmurant des propos inaudibles. La jeune femme tenta vainement de parler, mais ce n'est qu'une série de sons gutturaux qui sortirent de sa bouche.

L'homme s'improvisa une traduction

— Oui, oui... je sais ce que tu veux me dire : laissez-moi partir, je ne dirai rien, je vous en supplie... et bla-bla-bla... Évidemment que tu ne vas rien dire ! Mais de toute manière, je ne peux pas te rendre ta liberté. Pourquoi ? Parce qu'il en est ainsi. Si ce n'est pas toi, cela sera une autre. Dis-toi que tu es une héroïne. Tu te sacrifies aux dépens d'une inconnue. (Du moins, pour cette fois-ci...)

Le ton était moqueur, chargé de mépris.

Il contempla les yeux immensément ouverts de la jeune femme. D'un geste brusque, il arracha les boutons du chemisier, dévoilant le soutien-gorge de coton. Il inséra la lame de l'opinel entre les deux bonnets et trancha le lien qui les rassemblait. Il glissa sa main sous le tissu et caressa lentement les deux seins volumineux et à la peau fine. Il sentit les mamelons se raidir sous ses doigts, enclenchant instantanément le début d'une érection. La femme commença à s'agiter et à se débattre en poussant des cris étouffés.

— Calme-toi, je te dis. Calme-toi.

Loin de se calmer, elle gigota de plus belle, dans l'espoir d'échapper à la folie de cet homme.

— Je t'ai dit d'arrêter ça !

Il lui asséna une violente claque qui la propulsa contre le montant de la portière.

— Là ! Voilà ! Tu es contente ?

Puis soudain, brutalement, il posa les mains sur le tailleur de tergal et le remonta sur les hanches de sa victime. Il agrippa la culotte et la descendit, bas sur les jambes, dévoilant le sexe de la malheureuse.

— Maintenant, tu te tiens tranquille ou je t'égorge directement. Tu sais, je dois t'avouer que je continuerai que tu sois vivante ou crevée... mais puisque j'ai encore le choix, autant opter pour la première solution.

Sa voix était lente, tandis qu'il maintenait le couteau sous le menton de sa proie. Terrorisée, la femme secoua la tête en guise d'accord.

— Bien. Je vois que tu sais être raisonnable.

Il lui attrapa une cheville et l'obligea à glisser un peu plus en position allongée sur la banquette, la lame de l'Opinel toujours appuyée sur la gorge.

— Écarte ! Ordonne-t-il en tapotant une des cuisses. Ne me force pas à me faire obéir !

Elle s'exécuta, comprenant qu'elle n'avait pas le choix. Elle se dit qu'une fois qu'il en aurait fini, il disparaîtrait et c'était le seul espoir auquel elle se raccrochait. L'homme la pénétra sans ménagement, tandis que les fines mains entravées, tremblantes de peur et de dégoût se crispaient sur la ceinture de sécurité. Cela dura une minute, interminable. Soudain, il se cabra et avec un cri retenu, éjacula dans le préservatif qu'il prit soin de conserver précieusement dans un sachet plastique sorti de la poche de son sweat à capuche.

— Tu vois ? C'est fini. Ce n'était pas si terrible, non ? osa-t-il.

Elle dodelina de la tête, pleine d'espoir qu'il s'en aille, maintenant qu'il avait terminé sa monstruosité. Au lieu de ça, il resta assis trente secondes, à lui caresser les cheveux. La jeune femme avait le cœur au bord des lèvres, mais n'esquissait aucun mouvement pour se rebeller, de peur de le mettre en colère.

Il rompit le silence.

— Mais je suis désolé... sincèrement, je regrette.

Elle comprit le sens de cette dernière phrase quand il empoigna fermement son cou avec les deux mains. Les doigts serraient, serraient... Elle sentait son larynx qui s'écrasait progressivement sous la pression des deux pousses. Elle tenta de se débattre, mais il était trop tard. Le manque d'oxygène poursuivait son œuvre, et ses muscles s'engourdisaient. Un voile noir s'abattit devant ses yeux inondés.

Un ultime souffle s'exhala d'entre les lèvres. Tout son corps se relâcha.

L'Évêché. L'édifice historique devenu le siège de la police marseillaise depuis plus d'un siècle baignait dans une douce chaleur distillée par un soleil d'automne plus que clément. La matinée débutait à peine et la température avait du mal à descendre sous la barre des treize degrés. La population marseillaise, malgré ces quelques petits jours de pluie, se délectait en lançant de gros pieds de nez aux Parisiens, l'ennemi héréditaire, emmitouflés dans leurs épais manteaux.

Au second étage du bâtiment, dernier bureau à droite, le téléphone cellulaire vibra dans la petite soucoupe posée sur l'imposant bureau au design résolument moderne, et les pièces de menue monnaie qui la remplissaient au trois quarts se mirent à chanter. Le flic, engoncé dans son fauteuil à lire quelques notes de service, leva les yeux. Au moins, ces saletés de piécettes de quelques centimes qui ne servaient strictement à rien à part envahir les fonds de poches trouvaient ici une utilité bien plus intéressante que de se perdre dans le caoutchouc du tambour de la machine à laver. À force de se faire gueuler dessus par sa femme, le commandant Pierre Fabre avait dû s'ingénier à leur trouver une fonction pour échapper aux sempiternelles récriminations.

Sans être surpris par cet appel matinal, il lâcha les feuillets qu'il tenait entre les mains et farfouilla dans la soucoupe pour en dégager le smartphone.

— Fabre. J'écoute.

La conversation ne s'éternisa pas. À l'autre bout du fil, l'interlocuteur avait déjà raccroché.

Il jeta un œil au travers de la paroi vitrée. L'équipe était là, au complet dans la grande salle, occupée à la première tâche de la journée avant le rush : boire le café. Il ouvrit le premier tiroir du bureau en haut à gauche pour s'emparer du SIG P2022 et de son chargeur approvisionné. Les affaires reprenaient. Ou plutôt, continuaient, car ici dans cette ville gangrénée jusqu'à la moelle, les crimes, les règlements de comptes entre voyous, tout ça ne s'arrêtait jamais.

— Fini les potins... vous vous ferez la bise plus tard. On a du boulot.

— On va où, patron ?

— Pas bien loin. Au parking souterrain derrière la mairie. La scientifique est déjà à l'œuvre.

Moins d'une minute après, la Citroën xsara banalisée démarrait en trombe, gyrophare allumé, direction le vieux port.

Une Mégane sérigraphiée condamnait l'entrée de la rampe d'accès du parking sous la vigilance d'un agent. La voiture banalisée s'immobilisa et le quartet se retrouva livré aux regards attentifs des badauds qui affluaient des rues avoisinantes, guidés essentiellement par leur instinct morbide, leur soif de sang. Celle de vouloir absolument tout savoir de la situation pour pouvoir dire pompeusement « j'y étais ». Le véhicule de secours des marins pompiers arriva sur ces entrefaites, finissant de racoler les individus alentour.

Le commandant Fabre s'approcha du gardien de la paix. Il lança un signe de tête expressif en direction des curieux.

— Vous me les tenez à l'écart. Sinon dans deux minutes, ils sont tous là-dessous.

Le policier salua rapidement, d'un geste incertain.

— Je les ai à l'œil, assura-t-il en hochant la tête.

— Mouais... grommela Fabre d'un air dubitatif.

Le groupe du SRPJ s'enfonça dans les entrailles du parking, suivi de près par les secouristes tirant leur brancard à roulettes. Un deuxième gardien indiqua la direction à suivre pour accéder à la scène de crime.

— C'est plus bas. Descendez au premier sous-sol. Par ici.

En même temps, le bras tendu désignait la porte crasseuse de la cage d'escalier. Voyant les pompiers avec leur lit métallique, il rajouta :

— Pour vous les gars, la rampe est là-bas.

Les trois hommes et la femme pénétrèrent sur le palier aux murs partiellement tagués. Les graffitis obscènes se substituaient depuis des lustres à la peinture grise qui naguère donnait un semblant de propreté à cet endroit. Mais le plus terrible fut la puanteur acide de l'urine qui leur attaqua instantanément l'odorat.

— Oh putain ! s'exclama la lieutenant Eve Gides. Je ne m'habituerai jamais à cette odeur pourrie !

Personne ne releva la remarque. Ils côtoyaient les bas-fonds et les quartiers les plus craignos de la ville depuis trop de temps pour que de simples relents de pisse les choquent plus que ça. Lorsque la porte de métal s'ouvrit sur leur passage en grinçant, les policiers déjà présents sur les lieux se retournèrent à l'unisson.

Pierre Fabre s'avança vers un gros homme, d'aspect jovial. Les mains dans les poches, il observait les enquêteurs de la scientifique camouflés dans leurs combinaisons de papier, masqués et gantés, en train de procéder aux relevés d'indices. Quelqu'un avait délimité un périmètre avec de la rubalise rouge et blanc autour d'une Opel flambant neuve, en interdisant l'accès à quiconque.

— Qu'est-ce qu'on a ? demanda Fabre en lui serrant la main.

Manifestement, les deux hommes se connaissaient assez pour éviter les présentations.

Le flic, cerné par le groupe, consulta les notes sur son petit carnet.

— Une femme, la trentaine. Ce cinglé lui a attaché les poignets avec un collier rilsan, l'a jeté sur la banquette arrière, l'a violée et a fini par l'étrangler proprement. Pour l'instant, ce sont les seuls éléments que l'on ait.

— On connaît son identité ? espéra le commandant.

— Non. Pas de sac à main, pas de papier. Son agresseur a dû tout emporter, certainement pour retarder la progression de l'enquête.

— Et la voiture ?

— Le temps que l'on procède aux recoupements avec la plaque minéralogique et que l'on trouve le proprio. Pour l'instant, rien ne prouve que ce soit la sienne. Ces types connaissent des dizaines de façons pour ouvrir une portière sans forcer la serrure.

Fabre grimaça.

— L'enfoiré. OK. Merci

— De nada. Bon, puisque vous êtes là, je me tire. J'imagine que vous allez prendre le relais ? Alors, bonne journée à vous. Je remonte respirer l'air frais. Il faut absolument que je me sorte de cette crasse.

— Bonne journée ? Ouais. Si on veut.

Le flic en civil tourna les talons, blasé. La lieutenant ouvrit le bal.

— Je remonte là-haut pour poser quelques questions. J'ai aperçu deux SDF dans les parages. Ces types sont généralement scotchés à leurs cartons. Peut-être qu'ils auront vu ou entendu quelque chose.

— Bonne idée, Ève. Didier, toi, tu parcours un peu le niveau pour être certain que ce taré n'a rien oublié. On ne sait jamais. Il a peut-être commis une erreur sans s'en rendre compte.

— Bien patron, faut espérer... répondit le lieutenant Didier Coste.

Fabre s'adressa au capitaine Ségura.

— Paul, on va voir ce que la scientifique peut nous raconter d'intéressant.

Les deux policiers s'avancèrent vers la zone délimitée. Un des enquêteurs en était à l'extérieur, en train d'enlever toutes les protections qu'il portait sur lui.

— Tiens ! voilà la troupe. Alors commandant, tu viens aux nouvelles ? claironna-t-il. Tu veux savoir sans attendre ? J'y gagne quoi ?

— Toujours aussi perspicace, à ce que je vois, rétorqua le commandant, gouailleur. Peut-être que Paul voudra t'inviter à dîner ?

— Il peut se gratter. Et longtemps. Avoua ce dernier qui n'appréciait pas l'humour limite de l'enquêteur.

Le scientifique redevint sérieux.

— Bon, trêve de plaisanterie. Tu vas être déçu. Pas de trace. Rien. Il y a bien eu viol, mais apparent pas de liquide séminal.

— Préservatif ?

— Il y a des chances. Les prélèvements nous confirmeront tout ça.

Il montra de petites coupures sur la gorge.

— Très certainement la pointe d'un couteau. Il a dû la menacer pour qu'elle ne crie pas. Du moins jusqu'à ce qu'il lui colle du ruban adhésif sur la bouche. On trouvera sûrement des traces, mais si ton gars n'est pas fiché...

La phrase resta en suspens dans l'air. Si le type n'était pas fiché d'une façon ou d'une autre, à moins d'un coup de hasard, Fabre savait qu'ils auraient du mal à l'identifier.

— On peut traverser ? demanda le commandant en désignant la zone confinée.

— Vous pouvez. On a terminé.

Les deux policiers s'approchèrent de la voiture, dont la portière arrière était ouverte. De là où ils se trouvaient, ils pouvaient déjà apercevoir un pied où la chaussure manquait. Fabre se pencha pour contempler la scène macabre et sa première réaction fut de pousser un soupir de désolation. Même si lui et son équipe étaient endurcis à ce genre de spectacle, la mort d'une personne innocente lui laissait toujours comme un goût d'amertume, un regret de ne pas avoir pu la protéger. Il baissa la jupe retroussée que les robots de la scientifique n'avaient pas même pris la peine de remettre en place avant l'arrivée des pompiers. Les yeux étaient ouverts, écarquillés par l'effroi de se sentir mourir. Sur les joues, les traînées noires séchées du rimmel drainées par les larmes s'étalaient jusque sous le menton.

— Fils de pute...

Il se redressa et attira l'attention des secouristes qui attendaient patiemment de pouvoir emporter la victime vers une morgue quelconque. Sur ces entrefaites, le lieutenant Coste réapparut.

— J'ai trouvé ça. Sous une fourgonnette.

Sa main gantée de latex laissait balancer un trousseau de clés, agrémenté d'un petit ange en porte-clés.

— Si c'est à elle, il ne lui aura pas servi à grand-chose...

Le capitaine ouvrit une pochette en plastique et lâcha le trousseau à l'intérieur. De la main, Fabre caressa sa joue rasée de près.

— Allons voir si des caméras ont pu capter notre loustic. Ces parkings en sont truffés...

Ce fut au tour d'Eve Gides de réapparaître de la gage d'escalier.

— Rien d'intéressant. Les deux SDF ont passé la journée d'hier à picoler. Ils ont été incapables de me dire quoi que ce soit. J'ai visité quelques bars, mais personne n'a rien vu ni rien remarqué. Un fantôme.

Le commandant Pierre Fabre prit un air grave.

— Le scotch, le collier rilsan, le viol et l'étranglement... vu les similitudes, on dirait que notre tueur de juillet est de retour.

FIN DE L'EXTRAIT

TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

Résumé.....	4
Du même auteur.....	5
Première partie : Léa.....	6
Chapitre 1.....	7
Chapitre 2.....	18
Chapitre 3.....	29
Chapitre 4.....	40
Chapitre 5.....	52
Chapitre 6.....	64
Chapitre 7.....	75
Chapitre 8.....	86
Chapitre 9.....	96
Chapitre 10.....	106

Deuxième partie : Jules.....	111
Chapitre 11.....	112
Chapitre 12.....	123
Chapitre 13.....	133
Chapitre 14.....	144
Chapitre 15.....	154
Chapitre 16.....	165
Chapitre 17.....	176
Troisième partie : Léa et Jules.....	186
Chapitre 18.....	187
Chapitre 19.....	198
Épilogue.....	210
À propos de l'auteur.....	213
Ce livre vous a plu ?.....	217
Découvrez nos autres livres.....	219